

LA SEDUCTRICE.

CONTES POUR RÊVER.

Et tant que se déroulait ce long drame enroulé avec ses masques transparents, ses tirades politiques, que ressuscitait sur cette scène éphémère le chœur royal du soldat sentimental qui s'embrassait dans un tourment d'amour, je me souvenais d'une aventure lointaine dont le comte de Lanconne qui usa sa vie à fureter les coins perdus des bibliothèques et qui a certainement compilé plus de chartiers et de manuscrits qu'un moine bénédictin, nous fit le récit de sa petite voix aigüe, comme vinaigrée, un après-midi délicieux de régates, à Cannes, en pleine bataille boulangiste.

Le ciel était si bleu avec de légères et rares nuées qui faisaient songer à des cygnes endormis sur la nappe immobile d'un lac, l'air était si tiède, si imprégné de l'odeur des derniers mimosa et des premières roses que notre adorable hôtesse, lady Brighton, avait fait servir le café sur la terrasse de la villa devant la mer.

Et à regarder les voiles blanches et les yachts qui se penchaient sur l'eau, les palloles à des ailes éployées et vibrantes, qui s'enfonçaient vers l'horizon mystérieux, au-delà des îles et le golfe aux gaudrues de crépuscule, aux ornements de pierreries, aux couronnements de nœuds de fleur d'âme enchanterai, tressaillait l'âme de ses yeux câlins, profonds, charnus de blonde l'essence conviée à quelque colloque chimérique, à quelque fête de rêve.

M. de Lanconne qui arrivait de Paris avec encore dans le cerveau la folie exacerbée de la dernière élection, le carnaval des affiches multicolores, disait en phrases chaudes et romantiques comme on se y reprend à espérer, comme on suivait ce chef inattendu, comme la foule était en fête et en fête et que des jours nouveaux étaient proches.

Alors M. de Lanconne, qui avait au lèvres un vague sourire de moquerie, nous raconta cette épisode du quinzième siècle qu'il se rappelait avoir dans les archives de Sienna ou de Venise.

Depuis qu'en un soir de rouge colère et de rébellion, elle avait fait un feu de joie du palais ducal, chassé ignominieusement comme quelque goniat pourri de vieilles, traqué par les champs et les bois en sa fuite affolée, le patricien qui était son podestat, jeté en des cloîtres la fille radieusement belle et jeune, les fils qui eussent pu ensuite revendiquer l'héritage paternel, imposé à nouveau le joug abhorré, la cité ne connaissait plus de jours heureux.

Les boutiques une à une se fermaient, l'argent devenait rare comme après une invasion de bandes qui ont vidé les coffres de l'Etat et tout pillé jusqu'aux dernières pièces d'or.

Les pauvres croassaient dans la misère, tendant vainement la main aux passants sous les porches des églises et dans les carrefours. Les veilleurs troublaient seuls le silence des nuits étoilées de leur monotone et mélancolique appel qui annonçait la fuite des heures.

Plus de concerts galants, de voix et de flûtes s'élevaient de quelque douce musique le sommeil rêver de Adorée, de décamerons joyeux où les bras se joignent aux tailles souples des jeunes femmes et où les bouteilles de vin fer et honorent les services d'un capitaine qui au fond ils méprisaient.

Plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous.

que seront les lendemains. Le déchaînement sans trêve des ambitions et des appétits.

Les palais se vidaient même comme au temps de la peste. Les nobles se réfugiaient à Florence et à Rome.

D'abord, c'étaient été ceux de la plèbe, les artisans et les déshérités qui s'étaient installés au pouvoir comme en une citadelle de pierre, arrogant les honneurs et les places, avaient saisi le trésor de leurs mains avides et faméliques.

Les bourgeois leur avaient succédé et ces parvenus solennels, hypocrites, tels que des outres gonflées de vent, jouant aux tyrannaux, neutaient sans vergogne, reniaient leurs promesses de la veille, auraient bientôt achevé, comme de mauvais médecins, la pauvre ville aux abois.

Le mécontentement grandissait. Les citoyens n'avaient plus le temps d'arracher des murailles les placards séditieux qu'ils affichaient des mains inconnues.

Mais maintenant que le vieux podestat rongé de douleur avait rendu l'âme en exil et que ses enfants assoupiés aux règles monacales et aux prières ne pouvaient plus prétendre qu'à faire leur salut, quel homme eût-on mis à leur place ?

Et les roitelets en profitaient pour se carier à l'aise dans les sièges seigneuriaux, se gaver de bons repas, grossir leur avoir, tout mettre à l'encan, se débarrasser de ceux qui plus tard auraient pu exiger des comptes, les clouer au pilori. Leur arrogance n'avait pas de frein. Quand on les interrogeait, ils ne répondaient que par des menaces ou des railleries.

Et il y avait vingt années que durait ce désordre.

En ce temps, comme la guerre était imminente avec ceux de Lucques, le Conseil leva des troupes et enrôla des mercenaires.

On se battit en plusieurs rencontres et l'ennemi eut le dessous, dut s'enfuir en abandonnant des drapeaux, des armes, des prisonniers, toutes les dépouilles de son camp.

Celui qui avait conduit les soldats de bataille en bataille, qu'ils avaient vaincu de bivouac acclamé comme quel que César triomphant, couronné de lauriers, était un pauvre condottiere qui ne possédait au monde que ses hardes, son pourpoint de cuir et sa lourde épée.

On l'appelaït Erocole à cause de ses muscles puissants, de son imposante carrure, de sa tête grave comme frappée à l'effigie du divin Dompteur de Monstres et aussi Malavista parce qu'en ces tueries, il n'avait aucune pitié, aucune défaillance, semblait, avec ses grands bras meurtriers, avoir l'envergure de la Mort.

Ni titre, ni fortune, ni parents. Il était né pendant une nuit d'automne dans la tente faufreluchée d'offices jaunes et rouges d'une ribaude, avait eu pour berceau un vieux tambour crevé et sans connaître ni les baisers maternels, ni les mains douces qui vous bercent et vous cajolent, grandi au hasard parmi les compagnies d'aventure et de rapine.

Un simple et un fort, dont le cœur était vierge comme une grève solitaire où nulle n'a marqué l'empreinte de ses pas.

Et les principaux du conseil, plutôt pour tromper par de splendides récompenses l'écoulement de la multitude, gagner à bon marché sur le dos d'un autre la popularité qui les abandonnait et figurer au premier rang dans une cérémonie copiée sur les rites de la messe plénière que pour récompenser et honorer les services d'un capitaine qui au fond ils méprisaient.

Plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous.

Plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous.

Plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous.

Plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous. L'enlèvement, plus de rendez-vous.

Malavista et de célébrer sa venue avec une pompe presque impériale.

Les cloches sonnèrent à la volée. L'archevêque, ses diocèses et ses enfants de chœur virent au devant du capitaine en chantant des psaumes glorieux et des hymnes de joie, comme aux fêtes de Pâques. Et les rues, les places, les carrefours étaient jonchées de branchettes de buis, des pétales de fleurs, les maisons les plus ardues étaient pavées de drapeaux, tendues de draps blancs et de riches étoffes.

Le victorieux s'avança par la porte Trajane, tête nue avec dans les bouclettes de ses cheveux, l'indignité de sa déshérence, déparait les rues pour lapider l'insolence qui avait méconnu leur confiance et leur culte, traînait vers plus grand, plus robuste, plus mâle, plus inouïe. Devant lui, ses vétérans portaient les bannières et les trophées conquis, et derrière, c'était un tumulte sonore de pertuisanes, d'arbalètes qui se heurtaient, de voix fortes qui hurlaient des vivats.

Ainsi il traversa les quartiers riches et les faubourgs. Et les femmes le trouvaient beau et fier, lui envoyaient à pleines mains des baisers, lui tendaient leurs enfants. Et les hommes l'accablèrent, le contemplant avec une étrange émotion. Et devant cet inconnu rayonnant, nimbé de gloire, beaucoup réfléchissaient, évoquaient l'Autrefois, rêvaient...

Des mois s'écoulaient. Les membres du conseil commençaient à mesurer l'étendue de la faute presque irréparable qu'ils avaient commise, ne savaient plus qu'imaginer pour parer le coup qui les menaçait et se délivrer d'un hôte tout près de devenir le Maître. Ils voyaient bien que leurs heures étaient comptées, qu'ils touchaient au terme fatal où gronde l'émeute, où elle emporte les chefs comme des fûts de paille dans une trombe.

Erocole ne pouvait se montrer sans qu'on l'acclamât et le saluât. Et des députations de la noblesse assuaient bien que du populaire venaient lui répéter qu'il n'avait qu'un mot à dire, un signe à faire pour que son nom volât sur toutes les bouches et qu'on acceptât son autorité.

On le lui demandait à genoux comme une grâce et le condottiere semblait ne pas comprendre, les reprochait avec un dédain superbe de roturier qui n'a que faire de la pource et de la couronne.

Puis à la longue, il s'amollit, eut le vertige de la toute puissance, s'accoutuma à cette pensée de tenir des milliers d'existences dans ses mains, d'avoir un palais, des armées, pleins d'armes, des coffres pleins d'or, des navires qu'on envoyait à l'envie à son gré, de dominer cette ville avec toutes ses maisons et toutes ses églises, d'être encensé aux offices de la cathédrale.

Et les marchands, les bourgeois, les changeurs en furent bouleversés d'épouvante, s'affolèrent de vant l'ombre de cette grande épée qui pouvait les balayer, faire chavirer les faux poids de leurs balances.

Ils s'assemblèrent secrètement dans une abbaye de moines blancs qui était aux portes de la ville et comme temps après le tissard Macconelli et l'argentier Ripponne ramènèrent avec eux l'une des plus belles courtisanes de Venise, la Giocosa. Et elle parvint à frôler le soldat de ses cheveux d'or, à l'enivrer de leur parfum ensorcelleur, à l'éblouir de ses prunelles d'améthyste où l'on eût dit que palpitaient des lueurs d'astre.

Et quand il eut goûté au vin capiteux des tendresses, ouïe cette voix qui lui promettait des éternités de délices, qui lui jurait de l'adorer, Erocole perdit la tête, oublia son rêve et ses serments. Pourquoi perdre les heures précieuses à conspérer, risquer sa vie lorsqu'on est aimé et que l'on aime ?

Et il se prêta au caprice de la Giocosa.

Les amants s'enfermèrent de la ville par des ruelles ténébreuses. Ils allèrent loin, bien loin, ne s'arrêtèrent que dans un humble village de pêcheurs, paisible, où il y avait des bosquets de citronniers, des grèves solitaires, comme au bled d'or fin et d'un bleu à perte de vue.

Et tandis que le capitaine et la courtisane s'aimaient, dans la quiétude du printemps, là bas, le peuple irrité réclamait son idéal, s'indignait de sa déshérence, déparait les rues pour lapider l'insolence qui avait méconnu leur confiance et leur culte, traînait vers plus grand, plus robuste, plus mâle, plus inouïe. Devant lui, ses vétérans portaient les bannières et les trophées conquis, et derrière, c'était un tumulte sonore de pertuisanes, d'arbalètes qui se heurtaient, de voix fortes qui hurlaient des vivats.

Ainsi il traversa les quartiers riches et les faubourgs. Et les femmes le trouvaient beau et fier, lui envoyaient à pleines mains des baisers, lui tendaient leurs enfants. Et les hommes l'accablèrent, le contemplant avec une étrange émotion. Et devant cet inconnu rayonnant, nimbé de gloire, beaucoup réfléchissaient, évoquaient l'Autrefois, rêvaient...

Des mois s'écoulaient. Les membres du conseil commençaient à mesurer l'étendue de la faute presque irréparable qu'ils avaient commise, ne savaient plus qu'imaginer pour parer le coup qui les menaçait et se délivrer d'un hôte tout près de devenir le Maître. Ils voyaient bien que leurs heures étaient comptées, qu'ils touchaient au terme fatal où gronde l'émeute, où elle emporte les chefs comme des fûts de paille dans une trombe.

Erocole ne pouvait se montrer sans qu'on l'acclamât et le saluât. Et des députations de la noblesse assuaient bien que du populaire venaient lui répéter qu'il n'avait qu'un mot à dire, un signe à faire pour que son nom volât sur toutes les bouches et qu'on acceptât son autorité.

On le lui demandait à genoux comme une grâce et le condottiere semblait ne pas comprendre, les reprochait avec un dédain superbe de roturier qui n'a que faire de la pource et de la couronne.

Puis à la longue, il s'amollit, eut le vertige de la toute puissance, s'accoutuma à cette pensée de tenir des milliers d'existences dans ses mains, d'avoir un palais, des armées, pleins d'armes, des coffres pleins d'or, des navires qu'on envoyait à l'envie à son gré, de dominer cette ville avec toutes ses maisons et toutes ses églises, d'être encensé aux offices de la cathédrale.

Malavista et de célébrer sa venue avec une pompe presque impériale.

Les cloches sonnèrent à la volée. L'archevêque, ses diocèses et ses enfants de chœur virent au devant du capitaine en chantant des psaumes glorieux et des hymnes de joie, comme aux fêtes de Pâques. Et les rues, les places, les carrefours étaient jonchées de branchettes de buis, des pétales de fleurs, les maisons les plus ardues étaient pavées de drapeaux, tendues de draps blancs et de riches étoffes.

Le victorieux s'avança par la porte Trajane, tête nue avec dans les bouclettes de ses cheveux, l'indignité de sa déshérence, déparait les rues pour lapider l'insolence qui avait méconnu leur confiance et leur culte, traînait vers plus grand, plus robuste, plus mâle, plus inouïe. Devant lui, ses vétérans portaient les bannières et les trophées conquis, et derrière, c'était un tumulte sonore de pertuisanes, d'arbalètes qui se heurtaient, de voix fortes qui hurlaient des vivats.

Ainsi il traversa les quartiers riches et les faubourgs. Et les femmes le trouvaient beau et fier, lui envoyaient à pleines mains des baisers, lui tendaient leurs enfants. Et les hommes l'accablèrent, le contemplant avec une étrange émotion. Et devant cet inconnu rayonnant, nimbé de gloire, beaucoup réfléchissaient, évoquaient l'Autrefois, rêvaient...

Des mois s'écoulaient. Les membres du conseil commençaient à mesurer l'étendue de la faute presque irréparable qu'ils avaient commise, ne savaient plus qu'imaginer pour parer le coup qui les menaçait et se délivrer d'un hôte tout près de devenir le Maître. Ils voyaient bien que leurs heures étaient comptées, qu'ils touchaient au terme fatal où gronde l'émeute, où elle emporte les chefs comme des fûts de paille dans une trombe.

Erocole ne pouvait se montrer sans qu'on l'acclamât et le saluât. Et des députations de la noblesse assuaient bien que du populaire venaient lui répéter qu'il n'avait qu'un mot à dire, un signe à faire pour que son nom volât sur toutes les bouches et qu'on acceptât son autorité.

On le lui demandait à genoux comme une grâce et le condottiere semblait ne pas comprendre, les reprochait avec un dédain superbe de roturier qui n'a que faire de la pource et de la couronne.

Puis à la longue, il s'amollit, eut le vertige de la toute puissance, s'accoutuma à cette pensée de tenir des milliers d'existences dans ses mains, d'avoir un palais, des armées, pleins d'armes, des coffres pleins d'or, des navires qu'on envoyait à l'envie à son gré, de dominer cette ville avec toutes ses maisons et toutes ses églises, d'être encensé aux offices de la cathédrale.

Et les marchands, les bourgeois, les changeurs en furent bouleversés d'épouvante, s'affolèrent de vant l'ombre de cette grande épée qui pouvait les balayer, faire chavirer les faux poids de leurs balances.

Ils s'assemblèrent secrètement dans une abbaye de moines blancs qui était aux portes de la ville et comme temps après le tissard Macconelli et l'argentier Ripponne ramènèrent avec eux l'une des plus belles courtisanes de Venise, la Giocosa. Et elle parvint à frôler le soldat de ses cheveux d'or, à l'enivrer de leur parfum ensorcelleur, à l'éblouir de ses prunelles d'améthyste où l'on eût dit que palpitaient des lueurs d'astre.

Et quand il eut goûté au vin capiteux des tendresses, ouïe cette voix qui lui promettait des éternités de délices, qui lui jurait de l'adorer, Erocole perdit la tête, oublia son rêve et ses serments. Pourquoi perdre les heures précieuses à conspérer, risquer sa vie lorsqu'on est aimé et que l'on aime ?

Et il se prêta au caprice de la Giocosa.

Les amants s'enfermèrent de la ville par des ruelles ténébreuses. Ils allèrent loin, bien loin, ne s'arrêtèrent que dans un humble village de pêcheurs, paisible, où il y avait des bosquets de citronniers, des grèves solitaires, comme au bled d'or fin et d'un bleu à perte de vue.

Et tandis que le capitaine et la courtisane s'aimaient, dans la quiétude du printemps, là bas, le peuple irrité réclamait son idéal, s'indignait de sa déshérence, déparait les rues pour lapider l'insolence qui avait méconnu leur confiance et leur culte, traînait vers plus grand, plus robuste, plus mâle, plus inouïe. Devant lui, ses vétérans portaient les bannières et les trophées conquis, et derrière, c'était un tumulte sonore de pertuisanes, d'arbalètes qui se heurtaient, de voix fortes qui hurlaient des vivats.

Ainsi il traversa les quartiers riches et les faubourgs. Et les femmes le trouvaient beau et fier, lui envoyaient à pleines mains des baisers, lui tendaient leurs enfants. Et les hommes l'accablèrent, le contemplant avec une étrange émotion. Et devant cet inconnu rayonnant, nimbé de gloire, beaucoup réfléchissaient, évoquaient l'Autrefois, rêvaient...

Des mois s'écoulaient. Les membres du conseil commençaient à mesurer l'étendue de la faute presque irréparable qu'ils avaient commise, ne savaient plus qu'imaginer pour parer le coup qui les menaçait et se délivrer d'un hôte tout près de devenir le Maître. Ils voyaient bien que leurs heures étaient comptées, qu'ils touchaient au terme fatal où gronde l'émeute, où elle emporte les chefs comme des fûts de paille dans une trombe.

Erocole ne pouvait se montrer sans qu'on l'acclamât et le saluât. Et des députations de la noblesse assuaient bien que du populaire venaient lui répéter qu'il n'avait qu'un mot à dire, un signe à faire pour que son nom volât sur toutes les bouches et qu'on acceptât son autorité.

On le lui demandait à genoux comme une grâce et le condottiere semblait ne pas comprendre, les reprochait avec un dédain superbe de roturier qui n'a que faire de la pource et de la couronne.

Puis à la longue, il s'amollit, eut le vertige de la toute puissance, s'accoutuma à cette pensée de tenir des milliers d'existences dans ses mains, d'avoir un palais, des armées, pleins d'armes, des coffres pleins d'or, des navires qu'on envoyait à l'envie à son gré, de dominer cette ville avec toutes ses maisons et toutes ses églises, d'être encensé aux offices de la cathédrale.



LA GUERRE AUX CHAPEAUX DE FEMME

De tout temps, les femmes se sont fait remarquer par l'excentricité de leur coiffure. Il semble que ce soit plaisir pour elle d'habiller sur leur tête des monuments s'élevant en pyramide dans les airs ou des plats montés géométriquement sur elles, soit pour la vanité des autres, par l'impossibilité des ailes.

Jadis étaient les "carrés", les "bennins", les "cornes", bourrelets ou boissacés, tours ou cousines bonnets pointus aux hauteurs prodigieuses, "saigus comme clochers", ou grandes oreilles si larges qu'avaient l'expression de Juvénal des Urains, "quand elles voulaient passer par l'hus d'un ombro, il fallait qu'elles se tonnassent de coté et lui-sussent".

Puis ce furent, au seizième siècle, des chapeaux en pain d'épave, ou des bonnets persiques, jusqu'au jour où s'apparut la "fontange", cette "fontange altière", visée par Boileau dans sa satire contre les femmes, et qui, avec ses morceaux de toile roulés en tuyaux d'orgue et fichés sur le devant comme des pieux en éventail, faisait des têtes du beau sexe autant de pièces montées.

La "fontange" fut le lot du dix-septième siècle, dans cette histoire de la folie humaine, comme les haute panaches aux noms multiples et extravagants, depuis le "monte au ciel" jusqu'à la "belle poule", personnifiant le dix-huitième siècle.

Folie des "panaches", c'est à dire des plumes assassines se balançant en tous sens, puis folie des "poufs", c'est à dire des arrangements se posant sur la tête et dans lesquels entraient, choses aussi extravagantes que disparates : fleurs, fruits, légumes, oiseaux empalés, petites poupées, chiffres en cheveux, figurines, jusqu'à des boquets, jusqu'à des moulins à vent, jusqu'à des frêles "phérissons", véritable bonnet de sapeur armé d'un bouquet de plumes, aux boucles colossales s'élevant en échelle sur le côté gauche.

Châtaignes sans nom qui donnaient aux pauvres victimes de la mode une figure de 72 pouces de hauteur depuis le menton jusqu'au sommet de la coiffure, si bien que le visage se trouvait être aux deux tiers du corps.

Plus d'une fois, Marie-Antoinette, se rendant au bal, dut élever son panache pour pouvoir arriver en carrosse. Il y avait, du reste, comme le raconte la baronne d'Oberkirch, en ses intéressantes "Mémoires", que deux positions possibles pour la femme en voiture : ou conserver tout le volume la tête à la portière ou se mettre à genoux, — deux positions, reconnaissances-le, peu enriables et d'un grotesque achevé. Très certainement, nos modernes élégantes n'accepteraient point pareilles souffrances, même pour les plus beaux panaches du monde.

Et cependant, protestations, carrioles, satires, arrêtés même, rien ne fit.

Un théâtre, c'était un continuel sujet à discussion : des gentilshommes allaient se couper la gorge pour quelque chapeau extravagant ou quelque pyramide en cheveux, si bien que, en 1776, le directeur de l'Opéra, alors Doria, crut mettre fin aux disputes, en interdisant par arrêté l'entrée de l'amphithéâtre aux femmes vêtues de coiffures colossales. Les panaches résistèrent et le seul côté pratique de cet essai de règlement fut la création par une marchande de modes, alors connue, Mlle Saint-Quentin, d'une coiffure spéciale.

Hélas ! précèdent peu encouragés par les modestes d'aujourd'hui : la coiffure Devisme n'eut aucun succès, même à l'Opéra.

On murmura toujours, on protestait quand même ; quelquefois l'on allait jusqu'aux voies de fait. C'est ainsi que Mercier, en son "Tableau de Paris", nous conte l'histoire d'un homme, "Suissse de nation, et fort impatient, qui tira une paire de ciseaux et fit mine, dans une loge, de vouloir couper l'excellent qui l'empêchait de voir."

"Alors, pour s'y soustraire", ajoute le chroniqueur, "la dame fut obligée de se mettre derrière et de laisser passer à sa place l'homme qui y consentit très bien."

Un galant, mais pratique, le Suisse de Mercier. Son exemple, Nougaret en ses "Historiettes du jour", parle d'un jeune homme qui, plus audacieux, émonda, avec le "phérisson", véritable bonnet de sapeur armé d'un bouquet de plumes, aux boucles colossales s'élevant en échelle sur le côté gauche.

Châtaignes sans nom qui donnaient aux pauvres victimes de la mode une figure de 72 pouces de hauteur depuis le menton jusqu'au sommet de la coiffure, si bien que le visage se trouvait être aux deux tiers du corps.



LA GUERRE AUX CHAPEAUX DE FEMME

De tout temps, les femmes se sont fait remarquer par l'excentricité de leur coiffure. Il semble que ce soit plaisir pour elle d'habiller sur leur tête des monuments s'élevant en pyramide dans les airs ou des plats montés géométriquement sur elles, soit pour la vanité des autres, par l'impossibilité des ailes.

Jadis étaient les "carrés", les "bennins", les "cornes", bourrelets ou boissacés, tours ou cousines bonnets pointus aux hauteurs prodigieuses, "saigus comme clochers", ou grandes oreilles si larges qu'avaient l'expression de Juvénal des Urains, "quand elles voulaient passer par l'hus d'un ombro, il fallait qu'elles se tonnassent de coté et lui-sussent".

Puis ce furent, au seizième siècle, des chapeaux en pain d'épave, ou des bonnets persiques, jusqu'au jour où s'apparut la "fontange", cette "fontange altière", visée par Boileau dans sa satire contre les femmes, et qui, avec ses morceaux de toile roulés en tuyaux d'orgue et fichés sur le devant comme des pieux en éventail, faisait des têtes du beau sexe autant de pièces montées.

La "fontange" fut le lot du dix-septième siècle, dans cette histoire de la folie humaine, comme les haute panaches aux noms multiples et extravagants, depuis le "monte au ciel" jusqu'à la "belle poule", personnifiant le dix-huitième siècle.

Folie des "panaches", c'est à dire des plumes assassines se balançant en tous sens, puis folie des "poufs", c'est à dire des arrangements se posant sur la tête et dans lesquels entraient, choses aussi extravagantes que disparates : fleurs, fruits, légumes, oiseaux empalés, petites poupées, chiffres en cheveux, figurines, jusqu'à des boquets, jusqu'à des moulins à vent, jusqu'à des frêles "phérissons", véritable bonnet de sapeur armé d'un bouquet de plumes, aux boucles colossales s'élevant en échelle sur le côté gauche.

Châtaignes sans nom qui donnaient aux pauvres victimes de la mode une figure de 72 pouces de hauteur depuis le menton jusqu'au sommet de la coiffure, si bien que le visage se trouvait être aux deux tiers du corps.

Plus d'une fois, Marie-Antoinette, se rendant au bal, dut élever son panache pour pouvoir arriver en carrosse. Il y avait, du reste, comme le raconte la baronne d'Oberkirch, en ses intéressantes "Mémoires", que deux positions possibles pour la femme en voiture : ou conserver tout le volume la tête à la portière ou se mettre à genoux, — deux positions, reconnaissances-le, peu enriables et d'un grotesque achevé. Très certainement, nos modernes élégantes n'accepteraient point pareilles souffrances, même pour les plus beaux panaches du monde.

Et cependant, protestations, carrioles, satires, arrêtés même, rien ne fit.

Un théâtre, c'était un continuel sujet à discussion : des gentilshommes allaient se couper la gorge pour quelque chapeau extravagant ou quelque pyramide en cheveux, si bien que, en 1776, le directeur de l'Opéra, alors Doria, crut mettre fin aux disputes, en interdisant par arrêté l'entrée de l'amphithéâtre aux femmes vêtues de coiffures colossales. Les panaches résistèrent et le seul côté pratique de cet essai de règlement fut la création par une marchande de modes, alors connue, Mlle Saint-Quentin, d'une coiffure spéciale.

Hélas ! précèdent peu encouragés par les modestes d'aujourd'hui : la coiffure Devisme n'eut aucun succès, même à l'Opéra.

On murmura toujours, on protestait quand même ; quelquefois l'on allait jusqu'aux voies de fait. C'est ainsi que Mercier, en son "Tableau de Paris", nous conte l'histoire d'un homme, "Suissse de nation, et fort impatient, qui tira une paire de ciseaux et fit mine, dans une loge, de vouloir couper l'excellent qui l'empêchait de voir."

"Alors, pour s'y soustraire", ajoute le chroniqueur, "la dame fut obligée de se mettre derrière et de laisser passer à sa place l'homme qui y consentit très bien."

Un galant, mais pratique, le Suisse de Mercier. Son exemple, Nougaret en ses "Historiettes du jour", parle d'un jeune homme qui, plus audacieux, émonda, avec le "phérisson", véritable bonnet de sapeur armé d'un bouquet de plumes, aux boucles colossales s'élevant en échelle sur le côté gauche.

Châtaignes sans nom qui donnaient aux pauvres victimes de la mode une figure de 72 pouces de hauteur depuis le menton jusqu'au sommet de la coiffure, si bien que le visage se trouvait être aux deux tiers du corps.

tête des femmes suivant les règles de l'art.

Le dialogue est curieux et vaut à être livré aux ciseaux des barbiers !

L'on s'entraîna dans les carrosses que de côté, l'on sera dispensé d'en partager le fond avec une autre femme, ce qui souvent est l'incommodité. Il faut encore que la largeur du portait soit proportionnée à sa base. Il serait ridicule qu'une femme de quatre pieds de haut présentât une face de quatre pieds de large : il faut donc avoir l'attention de se mesurer sur la grandeur pour ne pas confondre les pins avec les citronnelles. Dans les maisons étroites, on s'entraîne de flanc et ce sera un avantage pour celles qui n'ont qu'un beau profil et qui ne sont pas jalouses de se présenter en face.

Satire cruelle, mais satire méritée.

En 1789, à la veille de la Révolution, les hautes coiffures, les grands chapeaux, embastillaient encore les hommes, car voici de quelle façon l'auteur de "Un provincial à Paris" rend compte de ses impressions de théâtre :

Hier la marquise de... me déterminai avec quelque peine à l'accompagner sur Français "Astrée", qui se jouait, semblait annoncer des situations déchirantes pour les âmes sensibles. Quelle agréable surprise ! Je reviens parfaitement instruit des ouvrages de Mlle Gaussec. Les chapeaux sortis de ses mains ne sauraient rencontrer d'objet de comparaison, tant ils sont coëlestes.

Vendredi dernier l'on voulait bien se charger de moi. La faveur était complète, car nous nous trouvions aux trois premiers rangs de l'amphithéâtre, de plus entre hommes, conséquemment sans coiffures élevées.

Champfort n'avait donc point tort quand il appelait le théâtre une exposition de chapeaux. La Révolution, qui avait prétendu renverser tous les privilèges, supprimer toutes les entraves, ne toucha pas aux chapeaux, aux coiffures des femmes.

Elle avait coupé les têtes sans s'inquiéter du corps-chef.

Combien gênantes les immenses plumes du Directoire qui, sous le crayon de Gilray, émergeaient des chaises à porteurs ; combien obstructionnistes les trombones du premier Empire, les "boulvars" féminins de la Restauration ! Mais, de nos jours comme jadis, protestations, satires, caricatures, rien ne fit... même pas les calottes montées aux Variétés, en 1807, même pas les disputes, sous Charles X, au théâtre de Madame, même pas les "boucans", aux petits théâtres, sous Louis-Philippe ou sous le prince Président.

On les "panaches" avaient passé passeront la "capotes", même avec les avancées assésées de 1806. Et depuis vingt ans un flot de satires graphiques venant de tous les pays, d'Amérique et d'Angleterre surtout, menace d'engloutir colonnes, ailes et jardins.

Dependant, peu à peu, la cause des pauvres "martyrs du panache" gagne du terrain. Après l'Allemagne, où depuis plus de soixante ans le chapeau féminin n'est plus admis au théâtre, c'est le tour de la Suisse, de la Hollande, de la Belgique.

A quand l'homme libre des esclavages féminins ? A quand le droit à la vue libre pour tout le monde ?

Avant le caricaturiste anglais, Mercier avait dit : "Taxez les chapeaux et ils tomberont."

Qui sait ? L'idée n'est peut-être pas si mauvaise, et quel sujet à vaudeville la fonction de "taxeur et mesureur patentes pour chapeaux de dames !

Oh ! Dudeneffer ! Chapeau ! chapeau ! Tombez, couvre-chefs ! Dispa-

ra, alors... [Il jette par terre